CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld… V. Swhwarz / P. Inkinen

Bayreuth 2023 nous inflige une Tétralogie confuse, surornementée selon les fantasmes et les désirs du metteur en scène Valentin Schwarz, qui visiblement aime à complexifier la trame élaborée par Wagner. La cohérence vocale de cette Walkyrie, n'efface pas les errements agaçants de l'action scénique ainsi réalisée, et dans des costumes aussi divers que la vision est éparpillée comme étrangère à toute clarté.

Ici, sans explications préalables, Sieglinde, épouse malheureuse de Hunding, s'abandonne à son frère Siegmund, mais étrangement rejette l'enfant né de leur union ; là les Walkyries, toutes boursouflées et le visage bandé, en victimes postopératoires, attendent dans une centre de chirurgie esthétique.

Un trio vocal solide sauve une Walkyrie gâchée par la mise en scène et la direction musicale

Même la fameuse scène entre Wotan et sa femme Fricka, où l'épouse trahie somme le Dieu de respecter les lois qu'il a édictées, y compris à l'égard de sa fille Walkyrie en un tableau qui tient à la fois de la tragédie conjugale et de la vindicte matriarcale. Rien de très claire pourtant sur la scène : la réalisation est trop confuse pour mesurer l'enjeu véritable de la séquence.

Heureusement les chanteurs nous régalent autrement : au lumineux et tendre voire bouleversant Siegmund de **Klaus Florian Vogt** – totalement convaincant, répond la fabuleuse et enivrée **Elisabeth Teige** (qui succède ici même à l'autre norvégienne remarquée Lise Davidsen). Le Hunding de **Georg Zeppenfeld** apporte une profondeur humaine, plus raffinée qu'ordinaire, quand les chanteurs restent souvent brutaux voire tendus dans un rôle certes assez terrifiant (Hunding l'époux accueillant mais trahi, finit par tuer Siegmund). Ce trio exemplaire et réellement captivant, fera vite oubliée les Walkyries hurleuses de la fameuse chevauchée (Simone Schruder, Kelly God, Daniela Kuhler…). Voilà qui souligne davantage l'éclairage chambriste et psychologique de La Walkyrie que d'aucun, à cause justement des Walkyries, cantonne à un opéra à décibels… Plus instable, le Wotan peu nuancé et vocalement inabouti de Tomasz Konieczny ; comme la Fricka de Christa Mayer qui cependant se bonifie en cours de soirée.

.

Dans le rôle titre, la Walkyrie (bientôt Brünnhilde) de **Catherine Foster** a l'ampleur vocale, le tempérament dramatique, l'assiduité surtout d'un rôle écrasant et

bouleversant ; autant dire que familière du personnage pour l'avoir assumé déjà dans la précédente Tétralogie (de Hans Castorf), la soprano wagnérienne déploie une maîtrise indiscutable et une réelle compréhension du rôle, surtout dans le dernier acte, dans ses adieux déchirants avec Wotan…

Las, la direction de **Pietari Inkinen** se fera vite oubliée, préférant la surenchère sonore à la finesse d'une orchestration pourtant somptueuse et détaillée. Son Wagner sonne comme dans la chevauchée précitée, ampoulé, rien que monolithique. Quel dommage. Bayreuth décline d'année en année dans des productions bancales où règne la confusion décomplexée des soit disant « metteurs en scène ».





_____

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld… V. Swhwarz / P. Inkinen

Plus d'infos sur le site du Festival de Bayreuth 2023 / Bayreuth Festspiele : https://www.bayreuther-festspiele.de/programm/auffuehrungen/die-walkuere/

Grande photo : Catherine Foster (La Walkyrie / Brunnehilde) (© Enrico Nawrath / Bayreuther Festspiele

CRITIQUE, concert, LA ROQUE d’ANTHERON, le 27 juillet 2023, Rameau, Grieg, Tharaud, Beethoven, Alexandre THARAUD, piano.

Dans ce parc aux arbres centenaires, le plaisir est toujours grand de revenir l’été. Notre premier récital de la 43ème édition ne déroge pas aux attentes. Le plaisir est grand de retrouver **Alexandre Tharaud** au jeu si élégant et que le monde entier acclame. Dans un programme original et défendu avec panache, le pianiste français apparemment très détendu, semble prendre du plaisir à partager son art avec le public.

Le piano lumineux d’Alexandre Tharaud

En débutant avec des extraits de **la suite de danse en La de Rameau**, il aborde son récital avec brio. Le jeu droit et très articulé permet à la musique de Rameau de briller de mille feux. C’est joyeux, beau et festif. Puis dans les pièces lyriques de **Grieg**, le jeu se fait plus nuancé et plus sensible, tout en conservant une grande clarté de lignes. L’élégance est constante et tout semble couler avec facilité des doigts virtuoses du pianiste. La dernière pièce « Jour de Noces » retrouve en le développant le caractère festif si présent chez Rameau. La première partie du concert se termine sur des applaudissements nourris.

Après l'entracte, l'interprète joue **quelques pièces de sa composition**. Petites pièces écrites au gré de ses voyages qui mettent en scène tout ce que des doigts et des mains virtuoses peuvent faire sur les touches du piano. C'est brillant et plein de surprises. Pour finir son récital généreux, Alexandre Tharaud offre sa vision de **la dernière Sonate de Beethoven**. L'œuvre si particulière est à la fois un testament, un enterrement de la forme, une ouverture vers la musique de l'avenir. Elle peut sonner très différente selon les choix interprétatifs sans que jamais une version définitive ne puisse en dominer la forme ni surtout le fond. Ce soir sur le piano Yamaha choisi par l'interprète, le son est éclatant. Alexandre Tharaud dès les premiers accords, joue large et met en valeur tous les plans avec une lumière presque crue. Ce Beethoven est assez surprenant par la seule utilisation de moyens pianistiques pour l'aborder. Alexandre Tharaud semble éviter toute recherche de sentiments, de recherche philosophique ou même de doutes. Il joue dans des tempi vifs sans s'appesantir sur les silences mettant en évidence toute la puissance, la virtuosité et la force de la partition. Les moyens du pianiste sont considérables. La force de la partition exulte. D'autres mettent en évidence la recherche, les doutes, les questions posées par Beethoven, notre interprète lui, aborde en musicien cette partition inouïe ; il fonce tout droit. Le jeu limpide, les équilibres exacts entre les plans donnent une grande force à la fois constante et inattendue. Il n'y aura pas de dimension cosmique, de questions métaphysiques mais une puissance créatrice magnifiée par un art du piano peu commun.

Le public de la Roque acclame l'interprète validant ainsi ses choix musicaux si originaux. En bis, Alexandre Tharaud retrouve sa joie d'un piano solaire avec une sonate de **Scarlatti**, brillantissime. Puis reprenant un extrait de son dernier enregistrement Cinéma, il nous touche avec une interprétation sensible du thème de la Liste de Schindler de John Williams.

Alexandre Tharaud est un artiste qui sait nouer avec le public un lien particulier avec son jeu élégant et séduisant. Ce soir il est apparu particulièrement lumineux.



CRITIQUE, concert. La Roque d'Anthéron 43ème édition, le 27 juillet 2023. Parc du château de Florans. Récital de piano. Jean-Philippe Rameau (1683-1764) : Suite en La, extraits ; Edvard Grieg (1843-1907) : Pièces lyriques, ext. ; **Alexandre Tharaud** (né en 1968) : Corpus volubilis, ext. ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate n°32 en ut mineur op.111. **Alexandre Tharaud**, piano. Photo : © Pierre Morales

---

CRITIQUE, concert. LISBONNE (Festival Verão Classico & Academia), Picadeiro de Belém, le 26 juillet 2023. MOZART : Sonate n°32 K. 454, Trio K. 548, Quatuor avec flûte K.285, Quintette avec clarinette K. 581.

Pour sa 9ème édition, du 17 au 29 juillet, **le Festival Verao Classico & Academia de Lisbonne** demeure sans conteste l'événement musical de l'été lisboète, et c'est dans le somptueux cadre du Picadeiro Real de Belém que se tiennent les concerts, les spectateurs se retrouvant entourés par des carrosses royaux dans une immense salle du 18ème siècle, magnifiquement décorée et à l'excellente acoustique. Toujours dirigé par le pianiste portugais **Filipe Pinto-Ribeiro**, ce dernier confirme un talent rare pour le partage et la célébration collective : élèves et maîtres échangent, expérimentent, approfondissent pour le plus grand plaisir des festivaliers, lesquels en témoins privilégiés peuvent suivre pas à pas les étapes du jeu individuel, comme les délices du partage musical. Sur les dix concerts proposés, 4 sont confiés aux Maîtres (Concerts MasterFest) et 6 aux jeunes élèves (Concerts TalentFest) – où tous se confrontent aux défis du jeu collectif et chambriste : une expérience autant passionnante pour les musiciens que pour les spectateurs !



Nous avons eu la chance d’assister au 3ème des 4 concerts Masterfest, qui était entièrement dédié à **Mozart**, avec au programme une sonate, un trio, un quatuor et un quintette du Génie de Salzbourg ! La sonate retenue est **la 32ème**, qui met en présence le violoniste ukrainien **Andrej Bielow** et sa compatriote pianiste **Milana Chernyavska**. Le premier se jette d’emblée avec avidité et gourmandise dans cette pièce mozartienne : direct, énergique, enthousiaste et vivant, son jeu évite autant la brusquerie que les minauderies, servi par une acoustique très généreuse qui met en valeur le velouté et la puissance de son instrument. Le Trio K. 548 qui suit, porte au plus haut les couleurs créatrices d’un Mozart au métier inimitable (même s’il n’est pas le sommet absolu de sa créativité), conçu en 3 mouvements vif-lent-vif. Pas de dérives stylistiques ici – avec **Mihaela Martin** au violon, **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano et **Frans Helmerson** au violoncelle -, et le trio laisse tout simplement le texte s’exprimer sans affectation, privilégiant une conception intimiste, paisible et équilibrée de l’ouvrage, mais non

dépourvue d'élan et de vigueur quand la partition l'exige.

Dans le **Quatuor pour flûte K. 285**, la flûtiste italienne **Silvia Careddu** et l'altiste français **Miguel da Silva** rejoignent la violoniste et le violoncelliste précités. A l'évidence, les 4 compères ne manquent pas – la flûte surtout ! -, de charme ni de richesse mélodique, et l'on déguste (sans modération) l'abondance des thèmes de l'Allegro initial, de même que la fertilité de leurs développements. L'Adagio constitue une authentique réussite grâce à son climat songeur et mélancolique, tandis que le Rondo final s'affiche brillant, vif, et lyrique de ton.

Et la soirée s'achève donc sur le prodigieux **Quintette avec clarinette K. 581**, avec rien moins que l'excellent clarinettiste français **Pascal Moraguès** en tête de proue, flanqué par **Martin**, **Bielow**, **da Silva** et **Helmerson**. Avec ce Quintette composé en 1789, Mozart inaugure un nouveau genre qu'exploiteront plus tard Weber et Brahms. Plus encore que pour son fameux Concerto pour clarinette, l'œuvre exige un équilibre et une mise en place parfaits entre instrument soliste et cordes, la clarinette devant véritablement s'immiscer dans le quatuor à cordes. Du haut de sa longue expérience, Moraguès n'a pas de mal à leur emboîter le pas dans une symbiose totale qui confine à la fusion dans le Menuetto et l'Allegro con variazioni, qui séduisent chacun par leur richesse en couleurs et leur virtuosité. Auparavant, on aura pu admirer l'équilibre et la limpidité de la polyphonie dans l'Allegro initial ainsi que la justesse du tempo dans le magnifique Larghetto, joué sans emphase aucune. Et en tant que soliste, **Pascal Moraguès** livre – sans jamais tirer la couverture à lui – un jeu d'une perfection quasiment irréelle, à la fois virtuose et radieux.

C'est avec un 4ème et dernier concert MasterFest que se clôturera la 9ème édition du Verao Classico & Academia, qui mettra en exergue des ouvrages de Bruch, Beethoven, Chostakovitch, Poulenc et Dvorak (à travers son magnifique

2ème Quatuor avec piano !). Et Gageons que Filipe Pinto-Ribeiro mettra les petits plats dans les grands pour le 10 ème anniversaire, l'été prochain, d'un festival aussi attachant que qualitatif !

_____

CRITIQUE, concert. LISBONNE (Festival Verão musical & Academia), Picadeiro de Belém, le 26 juillet 2023. MOZART : Sonate n°27 K. 379, Trio K. 548, Quatuor avec flûte K.285, Quintette avec clarinette K. 581. Photos © Rita Carmo

VIDÉO : Pascal Moraguès joue le Concerto pour clarinette de Mozart

---

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A » par Jean-Christophe Maillot et Les Ballets de Monte-Carlo

Le 26 juillet 2023, le mythique *Gran Teatre del Liceu de Barcelone* a accueilli une création aussi audacieuse que brillante – *Coppél-i.A* – la

dernière révolution chorégraphique de Jean-Christophe Maillot pour Les Ballets de Monte-Carlo. Et quelle révolution ! Loin d'une simple relecture, c'est une véritable métamorphose du ballet romantique *Coppélia* de Léo Delibes qui s'est offerte au public, plongeant avec une intelligence saisissante au cœur des questionnements contemporains sur l'*Intelligence Artificielle* et le transhumanisme.

Jean-Christophe Maillot, chorégraphe-directeur au regard toujours affûté, a su transformer la charmante bluette de 1870 en une œuvre d'une rare profondeur, presque inquiétante. Il délaisse la poupée mécanique du XIXe siècle pour lui substituer un être de lumière et de métal, une humanoïde fascinante, *Coppel-i.A.*, qui interroge notre rapport au désir et à la perfection déshumanisée. Cette vision, le chorégraphe la doit en partie à sa nouvelle génération de danseurs, des interprètes à la technique académique solide et au potentiel dramatique exceptionnel, avec lesquels il a su créer ce qu'il appelle lui-même un « *laboratoire humain extraordinaire* ».

La musique de **Léo Delibes**, réinventée et remixée par son frère **Bertrand Maillot**, prend des accents plus sombres, plus électriques, tout en servant avec une intelligence rare les ressorts dramatiques du ballet. Ce dialogue entre le passé et le futur crée une tension palpable, une musique qui semble parfois « *ouvrir des portes vers d'autres résonances* ». Sur scène, la plastique est d'une beauté glacée et fascinante. Les décors et costumes d'**Aimée Moreni,** d'une blancheur quasi chirurgicale, évoquent à la fois les défilés avant-gardistes et un futur aseptisé. Un immense œil mobile surplombe la scène, symbole de ce regard technologique qui nous épie et interroge notre humanité. Dans cet univers monochrome, les corps se détachent avec une force saisissante. On retient le

jeu magnétique de **Matej Urban** en Coppélius, savant fou à la fois génial et pathétique, et l'interprétation renversante de **Lou Beyne** en Coppél-i.A. Son évolution, de la gestuelle saccadée du robot à l'éveil troublant des émotions, est un moment de pur théâtre dansé.

Coppél-i.A. s'avère une véritable expérience : un spectacle total, une œuvre puissante et visionnaire qui confirme, si besoin était, que **Les Ballets de Monte-Carlo** et **Jean-Christophe Maillot** sont plus que jamais à l'avant-garde de la danse mondiale.

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A. » par J. C. MAILLOT et Les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

---

CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a

day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska…

Confirmation pour **George Benjamin** : là même où il triompha avec son précédent opéra « *Writen on skin* » (2012), son nouvel opus lyrique « Picture a day like this » (imagine un jour comme celui-ci) suscite l'adhésion. Voilà qui confirme Aix tel une plateforme dédiée inspirée à la création lyrique, d'autant plus depuis *Written on Skin* (présenté ici donc il y a 11 ans) ; après après « *Pinocchio* » de Philippe Boesmans, et l'an dernier « *Innocence* » de la regrettée Kaija Saariaho, — drame prenant mais partition scénique bancale. Benjamin quant à lui, renouvelle indiscutablement la réussite de « Written on skin ».

Création de « *Capture a day like this* » à Aix 2023
George Benjamin signe un nouveau chef d'œuvre lyrique
Poétique d'une quête sans fin



L’onirisme ouvert, la place du mystère, l’essor d’une suggestivité assumée, féconde fondent l’attrait de ce nouvel opus, sur le livret coécrit / conçu par Martin Crimp (dont c’est la déjà 4ème coopération avec le compositeur britannique). Au centre de ce drame qui est une quête et un cheminement porté par une espérance éperdue, la mezzo **Marianne Crebassa** qui incarne la mère endeuillée, en imper sinistre, souhaitant ressusciter son enfant, entend rencontrer la personne qui le lui permettra : un être profondément heureux dont elle doit recueillir « un bouton de la manche de son vêtement » ; sur sa route, elle croise des amants, un artisan (épatant et très volubile baryton **John Brancy** dans son costume fourmillant de boutons justement), une compositrice déjantée (**Beate Mordal**), un collectionneur, … pourtant aucun ne satisfait sa quête. Le parcours est infini et le sens sans résolution précise. Celle, Zabelle (**Anna Prohaska**, trouble, suavement ambivalente), comme un double qui lui offre des clés

de compréhension sur la réalité qui se dérobe, ne parvient pas réellement à éclaircir le cheminement de la mère. D'ailleurs, à travers ces miroirs constants formant décor, la mère a-t-elle réellement vécu chaque épisode ainsi représenté ? Ou ne sont-ils que des rêves, fantasmes évaporés, produits fumeux de son imaginaire endeuillé ?

Martin Crimp a élaboré un texte profond et sybillin, à la façon d'Hermann Hesse : à la fois poétique et énigmatique, à partir de plusieurs sources (le conte italien *La Chemise de l'homme heureux*, une fable bouddhiste, *le Roman d'Alexandre* daté de ca 300 avant J.-C.). Lui répond en fusion naturelle, la musique tout aussi poétique, voire initiatique de Benjamin.

L'orchestre chambriste (instrumentistes du **Mahler Chamber Orchestra**), dirigé par l'auteur lui-même, scintille par ses reflets et irisations ténues qui expriment l'évolution et la métamorphoses des personnages. Le chant est ciselé, communiquant le profond questionnement comme démuni de l'héroïne, une femme pudique et grave, incarnée par le mezzo pulpeux, soyeux de **Marianne Crebassa**. Le travail sur la langue éclaire le souci infini et presque méticuleux de Benjamin pour la prosodie de l'anglais. Le parcours de la mère se fait traversée dans des paysages de plus en plus brumeux, incertains que la musique à la fois intranquille et extrêmement raffinée enveloppe de façon croissante, jusqu'au dénouement final, plus serein. Peu à peu, de l'inquiétude, l'opéra verse dans l'étrangeté indéfinissable, dans un monde en mutation, debussyste, qui se dérobe à toute perception rationnelle.



CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska, Beate Mordal, Cameron Shahbazi, John Brancy… Photos © Jean-Louis Fernandez

STREAMING OPERA : à revivre sur ARTEconcert, jusqu'au 22 juillet 2023, LIRE ici notre présentation annonce : Lien direct : https://www.arte.tv/fr/videos/115597-000-A/george-benjamin-picture-a-day-like-this/

STREAMING, Opéra. GEORGE BENJAMIN : Picture a day like this, création (Aix 2023). ARTE concert, sam 22 juillet 2023

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 24 juillet 2023. Gala Verdi : Netrebko, Eyvazov, Orchestre phil. de Nice, Mazza.



Ce théâtre qui a vu et entendu tant de divas s'est réveillé ce soir comme cela faisait longtemps. L'enthousiasme du public (près de 5000 personnes) tout du long et parfois de manière intempestive, sacre **Anna Netrebko** en diva Fantastica, car La Splendida ne suffit plus à honorer dignement une telle artiste. Entendre une telle plénitude vocale dans cette acoustique sensationnelle tient du miracle. Nombreux sont ceux qui s'en sont rendus compte et l'ont manifesté.

Le sacre d'Anna Netrebko à Orange
En verdienne accomplie,
la FANTASTICA subjugue le Théâtre Antique

Dès son entrée en scène avec le premier air de Lady Macbeth, **Anna Netrebko** prend possession de la scène et du cœur du public. La lecture de la lettre suscite une écoute très attentive ; ensuite le slancio verdien prend une dimension

cosmique dès ses premières phrases chantées d'une voix pleine et vibrante. Car ce n'est pas seulement un timbre unique, une homogénéité sur toute la tessiture et une puissance qui semble infinie qui nous subjuguent. C'est l'instinct musical surnaturel qui lui permet d'aborder avec exactitude toute musique indépendamment des classifications.

La diva possède une voix qui évolue vers de plus en plus d'opulence et de riches harmoniques inouïes qu'aucune autre soprano ne peut et n'a pu s'enorgueillir d'une telle évolution. Au stade de sa carrière un sommet semble atteint et le Verdi de la maturité est au cœur de ses possibilités. Son art du chant est tout simplement sidérant. L'élan qu'elle donne à chaque intervention, les infinies nuances, les couleurs multiples … tout est d'un Verdi de haute lignée comme au temps historique des Ponselle, Callas, Price, Vischnevskaïa. Et avec cette qualité d'angélisme et de pureté que des voix de cette ampleur conservent rarement, même Caballé a été entachée de certaines duretés avec le temps.

L'autre air du récital est « Pace, pace » de la Force du destin qui laisse pantois. La maîtrise de la ligne vocale est parfaite ; elle sait donner à chaque « Pace », une couleur, une nuance différente. C'est un art du chant grandiose qui culmine avec un Pace pianissimo quasi surnaturel face au mur. Cet art de la scène l'habite au plus au point et lui permet de se déplacer avec une aisance parfaite sur toute la large scène, de gravir les marches centrales, de se déplacer étole au vent dans sa première robe rouge et toutes voiles irradiantes dehors pour la deuxième partie qui donne une dimension angélique à son Aïda.

Dans les duos, son art du challenge lui permet non seulement d'irradier mais de porter son partenaire à se dépasser. Ainsi celui d'Aïda avec le ténor **Yusif Eyvazov**, nous offre une osmose délicate. Des voix si larges capables de cette délicatesse dans cette acoustique si fidèle offrent un plaisir suave aux spectateurs. La voix de la princesse Amnéris par

Elena Zhikova est hélas trop discrète. Avec le baryton **Elchin Azizov** dans le superbe duo du Trouvère, « Mira d'accerba lacrime », la pulsation intraitable devient diabolique avec des vocalises à pleine voix, parfaites. A nouveau ce slancio verdien si rare est hypnotisant. Dans le final du Trouvère de l'acte I, et qui termine le concert, les trois voix (soprano, ténor, baryton) s'interpénètrent dans un festival d'harmoniques rares. Quel swing entre ces trois artistes galvanisés par l'immense Anna !

Pour ma part, c'est dans le duo final d'Aïda, opéra que les deux chanteurs donnent à Vérone cet été (prochaines représentations le 30 juillet et le 2 août 2023) que le sommet me semble atteint tant Yusif Eyvazov se hisse au niveau de son épouse et partenaire. Ce chant éthéré et pianissimo reste comme un rêve éveillé. Dans le quatuor de Rigoletto l'équilibre n'a pas été parfait car dès que la voix de Netrebko, même dans une nuance piano se révèle, elle éclipse par sa richesse harmonique toutes les autres alors que le début permettait à la mezzo Elena Zhidkova de s'imposer de manière satisfaisante. Rendons toutefois hommage à Yusif Eyvazov dont la voix de ténor claire et pure fait merveille dans le Duc de Mantoue. Le chant soutenu par une belle émotion lui permet de gagner la sympathie du public dès son premier air. Pour ma part son deuxième air, celui si sombre d'Alvaro dans la Force du destin, n'a pas les ombres si indispensables à décrire la souffrance du héros contre lequel le sort s'acharne. Plus de nuances et de couleurs auraient enrichi l'interprétation trop lumineuse du ténor azerbaïdjanais. Dans le duo du dernier acte de la Force du destin l'opposition de couleurs avec son compatriote, le baryton Elchin Azizov en Carlo fonctionne parfaitement offrant un beau succès aux deux voix masculines. Précédemment le baryton jouant de sa voix sonore n'a pas semblé vouloir rendre les subtils tourments de Renato dans son air de l'acte II du Bal Masqué, **Eri Tu**. Un son généreux et un chant assez martial a semblé hors contexte dramatique même si dans cet air ses moyens considérables

resplendissaient.

La mezzo-soprano Elena Zhidkova nous a paru souffrante et ne disposait pas de tous ses moyens ce soir. Nous reparlerons d'elle dans des conditions plus normales.

L'Orchestre niçois et le chef **Michelangelo Mazza** s'évertuent pour être à la hauteur de l'événement, sans génie mais avec efficacité. Le ballet extrait d'Otello est certes plus apte à mettre en valeur l'orchestre ; il n'a pas charmé outre mesure. Des petits décalages n'ont pas été évités par le chef italien avec un ténor parfois alangui sur les notes longues et un baryton parfois trop pressé. Seule Anna Netrebko telle un caméléon a un sens du tempo surnaturel qui avec un art félin lui permet de toujours être exacte.

Voilà un Gala Verdi de haute tenue galvanisé par une Anna Netrebko en très, très grande forme, irradiant de théâtralité verdienne et de charme : Anna la Fantastica !

En bis tout ce petit monde, public en frappant dans les mains a dégusté un Brindisi de la Traviata rappelant quel a été le succès de Netrebko dans ce rôle aujourd'hui abandonné par la Diva.

Espérons que dans les années prochaines elle réservera aux Chorégies d'Orange, l'un de ces immenses rôles verdiens qui conviennent si idéalement à ses moyens vocaux et son art du chant. Sinon il nous faudra la suivre ailleurs, à Vérone ? …

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 24 juillet 2023. Gala Verdi : Netrebko, Eyvazov, Orchestre phil. de Nice,

Mazza.

Airs duo, trios, quatuor, extraits d'opéras de Giuseppe Verdi (1813-1901) : Macbeth, Rigoletto, Il Trovatore, La Forza del destino, Un Ballo in maschera, Aïda. Anna Netrebko, soprano ; Yusif Eyvazov, ténor ; Elena Zhidkova, mezzo-soprano ; Elchin Azizov, baryton. Orchestre philharmonique de Nice. Micelangelo Mazza, direction. – Photo : cover du cd d'Anna Netrebko (VERISMO / Puccini heroïnes – DG) (DR) Lire ici la critique du cd Anna Netrebko VERISMO / Puccini, Catalani, Cilea, Mascagni… heroines : CLIC de CLASSIQUENEWS août 2016 : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-verismo-boito-ponchielli-catalani-cilea-leoncavallo-mascagni-puccini-airs-doperas-par-anna-netrebko-soprano-1-cd-deutsche-grammophon/

Approfondir

CD, compte rendu critique. « VERISMO » : Boito, Ponchielli, Catalani, Cilea, Leoncavallo, Mascagni, Puccini, airs d'opéras par Anna Netrebko, soprano (1 cd Deutsche Grammophon)

CRITIQUE, concert. FESTIVAL

INVENTIO 2023. Asnières, le 22 juin 2023 : Une nuit avec Faust. Léo Marillier, Orlando Bass (création). Schubert, Schumann, Beethoven, Ligeti, Crumb… (Léo Marillier, arrangements)

FAUST reloaded…. Après Ulysse de James Joyce dont il décortiquait en ouverture du Festival Inventio 2022 (Paris, Bibliothèque Ste-Geneviève, mai 2022), le mythe et les possibles narratifs et dramatiques, – dans un spectacle haletant intitulé « *L'Autre Ulysse* », le violoniste Léo Marillier aborde pour son festival Inventio 2023, le mythe non moins inépuisable et tout autant inspirant de Faust.

Pendant 1h30, le musicien joue avec la complicité du pianiste **Orlando Bass** plusieurs inserts musicaux qui sont autant d'arrangements d'une insolente relecture sur Chopin, Liszt, Schumann, Beethoven, Schubert, Ligeti et Crumb… Un travail d'orfèvre entre recréation et irrévérence, qui s'amuse à réécrire la musique pour mieux en exprimer l'infini expressif, les vertiges poétiques, l'énergie et les pulsions essentielles; cette dimension distanciée récréative souligne ici l'apport personnel assumé de « *l'arrangeur* » ; personnage inventé qui était (déjà) au centre de la fantaisie musicale précédente, « l'Autre Ulysse » ; quoiqu'en dise l'intéressé,

c’est une belle et captivante cohérence et filiation entre les 2 productions.

Création d’Une nuit avec Faust
Le Faust de Léo Marillier
la voie, le chant d’un nouveau théâtre musical



Mais à mi chemin entre musique et théâtre, ce Faust 2023, nous paraît plus délirant et audacieux encore, révélant de nouvelles perspectives dans le genre du théâtre musical.

A travers son Festival Inventio, **Léo Marillier** entend casser les codes, ouvrir et régénérer l'expérience de la musique et du concert : Pourquoi et comment jouer Schumann aujourd'hui? …Peut-être dans des spectacles comme celui-là où le verbe des acteurs, suspendus dans l'infini expressif de la scène fusionne peu à peu dans le mystère et l'étrange, avec les crépitements de musiques jouées libres et comme hallucinées. Faust permet l'illusion, les contrastes, le jaillissement, « la hâte » : ces manifestations d'un imaginaire impatient et délirant qui place Faust, malgré lui, au centre d'un jeu de dupes ; s'il pense enfin maîtriser son destin, le savant docteur reste victime du pacte entre Dieu et Méphistophélès. Ce qu'exprime avec nuances l'excellent spectacle.

Le jeu des deux musiciens (violoniste et pianiste, qui n'hésitent pas chacun à jouer leur propre seynette) permet une interaction de plus en plus étroite et imbriquée avec l'action théâtrale, celle des fabuleux 5 acteurs qui incarnent avec une rare intelligence, chacune des étapes de la vie de Faust. De l'école à la tombe, croisant Marguerite, la taverne (et le bal), et les visions fantastiques de Walpurgis… C'est à ce titre une brillante synthèse opérée sur les textes de Goethe (Faust I et II) et Lehnau. Mais aussi Thomas Mann, lequel offre le glissement du Faust poète en Faust … artiste et musicien dont l'écriture musicale offre une alternative salvatrice à son questionnement obsessionnel. Remarquable porte d'entrée aux « expérimentations » en direct, réalisées par les deux instrumentistes à partir des compositeurs choisis : **Léo Marillier, nouveau génie de l'arrangement** (avec son complice pianiste) réussit une brillante collection de « *cambrihommages* » ; réappropriations délirantes et fort bien troussées des œuvres du répertoire qui condensées, resserrées, dardent leurs éclats ciselés comme des diamants dans les ténèbres.

Le principe de l'arrangement s'accomplit ici avec une force dramatique renouvelée. Chacun peut se délecter de versions irréverrencieuses de morceaux connus, certes victimes de

distorsions ; pourtant encore identifiables et comme revivifiées…

Les deux musiciens s’interrogent eux-mêmes dans l’exercice, sur le sens et la finalité de la musique ; comme Faust cherche et s’interroge, les deux émules questionnent l’œuvre du temps musical.

Mariée aux références romantiques, baignant dans une atmosphère étrange volontiers surnaturelle, riches en rebonds, contrastes, distorsions poétiques, … l’action sur scène associe étroitement les deux instrumentistes et les 5 comédiens, partenaires habituels du Théâtre du Voyageur dont **Chantal Melior** qui en est la directrice, et ce soir, campe un Faust d’une savoureuse intelligence.

La musique cultive et déploie des surgissements visuels ; d’ailleurs tout le spectacle aborde et illustre le principe du jaillissement furtif. Les musiciens agissant comme des aiguillons facétieux qui relancent constamment le flux de l’action purement théâtrale. C’est une performance poétique qui expérimente, cherche et réalise de fabuleux effets. La fusion entre jeu théâtral et arrangements musicaux s’épanouit librement dans un spectacle inédit qui captive de bout en bout.



Une Nuit avec faust – Léo Marillier (violon) et Orlando Bass (piano) – toutes les photos © studio CLASSIQUENEWS

CRITIQUE, concert. FESTIVAL INVENTIO 2023. Asnières, le 22 juin 2023 : Une nuit avec Faust. Léo Marillier, Orlando Bass (création). Schubert, Schumann, Beethoven, Ligeti, Crumb… (Léo Marillier, arrangements)

Une nuit avec Faust : **Œuvres musicales**, apparitions théâtrales et autres diableries / Conception et direction artistique – Leo Marillier.

Œuvres musicales arrangées et tissées par Léo Marillier et Orlando Bass : Franz Schubert, Robert Schumann, Ludwig van Beethoven, Charles Gounod, Henri Wieniawski, Maurice Ravel, George Crumb, Gustav Mahler, Franz Liszt, Ferruccio Busoni, Arnold Schönberg, Camille Saint-Saëns, Anton Webern, György Ligeti.

Piano, **Orlando Bass** I Violon, **Léo Marillier**

Textes d'après Goethe, Lenau, Nietzsche, Thomas Mann Adaptation, dramaturgie – Patrick Melior, Léo Marillier, Chantal Melior, François Louis / Mise en scène et direction d'acteurs – Chantal Melior et François Louis. Chorégraphie, Ariane Lacquement I Décors, Marine Porque I Lumière, Michel Chauvot.

Avec
Sandrine Baumajs – Marguerite, Le Bouffon, La Sorcière revendeuse
Ariane Lacquement – Le Poète, Le Feu follet, Hélène
François Louis – Faust
Chantal Melior – Méphistophélès
Mathieu Mottet – Dieu, L'Ecolier, Lui…
Spectacle bénéficiant de l'Aide à la Création 2023 décernée par le Centre national de la musique / Production : INVENTIO / avant-première le 22 juin 2023 au Théâtre du Voyageur, Asnières sur seine.

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER,

Opéra Comédie, le 20 juillet 2023. MÉDÉE et JASON. L. Richardot, F. Obé, I. Perruche… P. Lebon / L. N. Bestion de Camboulas.

Comme unique ouvrage lyrique du « Nouveau (?) **Festival Radio France Montpellier Occitanie**« , le public des festivaliers n'a pas eu droit à un titre rare ou oublié du répertoire, marque de fabrique de "l'ancien" festival, mais à **un pasticcio autour du mythe de Médée**, figure tragique s'il en est, ici parodié et abordé sous la facette de la comédie, selon une pratique courante à l'époque baroque. C'est tout cet esprit de théâtre de tréteaux que **Pierre Lebon** (qui signe les décors et les costumes) recrée ainsi avec… de vrais tréteaux de théâtre, auxquels il a ajouté l'épave du navire Argo et quelques colonnes du palais de Créon. Les costumes sont aussi hétéroclites et bigarrés, à l'instar de Médée, grimée ici en quelque toréador gothique ! La dizaine d'instrumentistes n'est pas en reste, costumé en marins tout de rouge vêtus, chapeaux compris. Ces derniers entre-coupent des airs et danses baroques de pièces plus farfelues, telle la valse de la "Symphonie fantastique" de Berlioz puis un air de Bossa Nova !

Médée et Jason à Montpellier
Pochade échevelée mais inaboutie

C'est dans cet esprit foutraque que l'équipe de comédiens-chanteurs se démène pour faire vivre le spectacle, à commencer

par les deux principaux héros incarnés par **Lucile Richardot** (Médée) et **Flannan Obé** (Jason). La première s'illustre par son jeu toujours très percutant et sa voix profonde, même si la durée et la nature des airs retenus ne permettent pas d'y goûter pleinement, ce qui fait naître quelque sentiment de frustration chez nous…

Plus acteur que chanteur, **Flannan Obé** ne dispose pas moins d'une jolie voix de ténor, aussi claire que bien projetée. Très maniéré et féminin, comme on en a souvent l'image de l'aristocratie masculine des XVIIe et XVIIIe siècles, il est impayable dans ses nombreuses mimiques et facéties. **Matthieu Lécroart** (Créon) apparaît lui en vieillard cacochyme tandis que sa fille Créuse, incarnée par **Ingrid Perruche**, est une vraie tête à claques, secondé par la vieille Cléone (**Eugénie Lefebvre**) dont le personnage fait penser à une sorcière (avec son balai qu'elle ne quitte pas !).

Même si le théâtre l'emporte de loin ici sur la musique, le chef baroque **Louis-Noël Bestion de Camboulas** – à la tête de son ensemble **Les Surprises** – n'en dirige pas moins avec brio (depuis son clavecin) une fine équipe pleinement impliquée dans l'action théâtrale, jouant ainsi parfois tout en étant en mouvement et en interagissant avec les chanteurs, ce qui n'est pas la moindre fantaisie de cette pochade échevelée qui distille néanmoins un certain sentiment d'inaboutissement…



_____

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 20 juillet 2023. MÉDÉE et JASON (pastiche créé à partir d'ouvrages de Rameau, Charpentier, Destouches, Lully, Campra, Marais…). L. Richardot, F. Obé, I. Perruche… P. Lebon / L. N. Bestion de Camboulas. Photo © Marc Ginot

_____-

CRITIQUE, opéra. GATTIÈRES, le 19 juillet 2023. BELLINI : Norma. C. Hunold, P. Gaugler, S. Caressa… A. Garichot / P. E. Thomas.

Dans le cœur historique et médiéval du village de Gattières (sur les hauteurs de Nice, de l'autre côté et à quelques encâblures du fleuve Var), est produit un opéra chaque été depuis 34 ans. Dirigé par la pugnace Elisabeth Blanc, le Festival Opus Opéra offre cette année à son public aussi fidèle que nombreux, le chef d'oeuvre de Vincenzo Bellini : "Norma".

C'est sur la charmante Place Grimaldi, clôt sur la droite par la nef de l'église du village, et vers le fond par un grand mur qui est comme une version réduite du célèbre mur antique d'Orange, que se tiennent les 4 représentations prévues du 17 au 23 juillet 2023. Avec une telle configuration, l'acoustique s'avère parfaite, tandis que le public est placé sur des gradins, de face mais aussi sur le côté, derrière le chœur de l'église communale.

Captivante Norma de Catherine Hunold

Déjà présente l'été dernier dans "Cavalleria Rusticana" (rôle de Santuzza), **Catherine Hunold** interprète le rôle-titre, délaissant un temps les rôles wagnériens et de spinto verdien (comme le mois dernier dans "Macbeth" de Verdi à Saint-Etienne : juin 2023) dans lesquelles elle brille d'habitude, pour s'abandonner au plaisir pur du belcanto bellinien… C'est toujours une gageure que de se confronter à ce rôle difficile entre tous, dans lequel les voix trop légères ne se montrent pas à la hauteur de ses exigences, et les voix trop lourdes butent sur les vocalises. Mais rien de tel ici : la soprano dramatique porte l'opéra de bout en bout.
Sa force de conviction, son investissement, son intelligence musicale forcent l'admiration, car elle n'est pas originellement la soprano belcantiste de l'emploi, mais un grand lyrique / dramatique ayant gagné la souplesse vocale et l'art de la vocalise à force de travail et de persévérance. Sa Norma est d'une grande noblesse et d'une souveraine sensibilité tout à la fois… pour une prise de rôle réussie !

L'on pouvait également compter sur le fort ténor de **Paul Gaugler** (habitué à chanter Don José ou Radamès) pour composer un Pollione héroïque dans la grande tradition. La richesse du matériau ne manque pas d'impressionner, avec un médium large et des aigus d'un beau métal.
L'Adalgisa de la mezzo napolitaine **Simona Caressa** ne se situe pas sur les mêmes hauteurs à cause de la confidentialité de la voix qui déséquilibre de facto tous ses duos avec Norma ou Pollione, où elle se retrouve « écrasée » par ses partenaires. En revanche, elle gagne en crédibilité dramatique en rendant à son personnage jeunesse et fraîcheur. La basse libanaise **Sévag Tachdjian** confère à Oroveso, l'autorité – et les graves – qui siéent à son personnage, mais la ligne de chant n'est malheureusement pas toujours stable. Enfin, le Flavio de **Rémy**

Mathieu et la Clotilde d'**Amy Blake** n'appellent aucun reproche ; et le chœur composé de douze chanteurs (six voix féminines et six autres masculines) n'a pas à rougir non plus de sa prestation.

Côté mise en scène, confiée ici à **Alain Garichot**, elle s'avère plus proche de la mise en espace tant son travail se montre ici discret, à quelques trouvailles visuelles et déplacements près. On relève ainsi l'idée de remplacer la présence des deux enfants par leur portrait accroché contre le mur mais caché par un rideau rouge, qu'Adalgisa ou Norma viennent entr'ouvrir aux moments-clés. De même, la rampe d'accès vers une terrasse qui longe le mur sur toute sa longueur (de gauche à droite) sert souvent à l'arrivée du chœur… quand celui-ci n'apparaît pas brutalement derrière son rebord. Pour le reste, aucun élément de décor si ce n'est un siège-trône au centre du plateau, et des costumes épurés et intemporels qui ne contextualisent le drame ni historiquement ni géographiquement. De même, les éclairages se font discrets, hors la scène finale qui inonde le plateau d'un rouge flamboyant au moment où Oroveso s'apprête à immoler sa fille et son amant, non par le feu, mais avec un poignard qu'il brandit au-dessus de leur tête, tandis que le choeur les encercle empêchant les héros d'échapper à leur fatal destin.

Avec ses seulement **13 instrumentistes** (issus essentiellement des orchestres "régionaux" de Cannes, Nice ou Monaco), le compte n'y est peut-être pas tout à fait, mais c'est sans compter sur les dons du chef français **Paul-Emmanuel Thomas** pour galvaniser ses troupes : elles donnent alors le meilleur d'elles-mêmes, surtout dans les parties "allégées" de l'ouvrage – où leur allant et leur souplesse font merveille, restituant à la partition de Bellini les moments magiques qui en font l'un des titres les plus attachants de tout le répertoire lyrique.



_____

CRITIQUE, opéra. GATTIÈRES, place Grimaldi, le 19 juillet 2023. BELLINI : Norma. C. Hunold, P. Gaugler, S. Caressa… A. Garichot / P. E. Thomas. Photos © Jean-Marc Angelini / Festival Opus Opéra

VIDÉO : Catherine Hunold chante le finale de “Norma” de Bellini aux Chorégies d’Orange (2023)

CRITIQUE, concert. MONACO, Cour d'Honneur du Palais Princier, le 16 juillet 2023. RACHMANINOV / BRAHMS. Daniil Trifonov, piano – OPMC / Kazuki Yamada (direction).

Depuis 1959, les Concerts au Palais Princier rythment l'été monégasque : ce ne sont pas moins de 6 concerts symphoniques qui se tiendront – **du 16 juillet au 3 août 2023** – dans la magnifique Cour d'Honneur du Palais – où l'étiquette est stricte (pour les hommes du moins) : cravate et veste de rigueur ! La musique est chose sérieuse à Monaco, et le millier de personnes réunies ce soir partagent ce plaisir élitiste d'être convié dans l'intimité princière, car toute la famille régnante y assiste également, et l'on est invité à se lever quand elle fait son apparition, comme lors de la fête nationale monégasque (l'hymne nationale à entonner en moins). Paré de fresques comme une tapisserie, fenêtres aux proportions classiques, tourelles toscanes et cheminée vénitienne, le décor qui s'offre au regard du public est inspirant et somptueux.
Devant la galerie d'Hercule (rappelons que, selon la légende, après avoir tué sa femme et ses enfants, le héros de l'Antiquité se fit ermite ici-même !), les célèbres escaliers aux deux majestueuses montées symétriques offrent une scène à gradins, idéale pour y placer l'orchestre, tandis que l'audience leur fait face, répartie en cinq blocs distincts autour de lui.

Superbe soirée symphonique au Palais princier
Rachmaninov paganinien de Trifonov
Maestria confondante du chef Kazuki Yamada



C’est donc par une chaleur étouffante et corseté que nous avons assisté au premier concert de la série, qui mettait à l’affiche, en plus des forces vives et locales que sont l’**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** et Maestro **Kazuki Yamada**, le pianiste virtuose russe **Daniil Trifonov**, pour une

interprétation du **Concerto pour piano n°4** (1926) de **Sergueï Rachmaninov**, probablement le moins connu de ses concertos. S'il faut quelques minutes au piano et à l'orchestre pour s'incorporer vraiment l'un à l'autre, on assiste à partir du milieu du mouvement I (Allegro vivace) à une magnifique symbiose entre le soliste et la formation monégasque. Leur interprétation empreinte d'héroïsme confère à cette œuvre, souvent dénigrée pour son manque d'unité, une réelle cohérence. On se délecte, en outre, dans les passages plus rêveurs comme le mouvement II (Largo), le dialogue réussi entre un Daniil Trifonov à son meilleur niveau et, alternativement, les cordes, les flûtes, la clarinette, le hautbois ou le basson, dans un orchestre où les solistes instrumentaux sont (re)connus pour leur excellence. Et dans le troisième et dernier mouvement (Allegro Vivace), le pianiste russe fait entendre un Rachmaninov "paganinien" : exercices frénétiques, lignes régulières, harmoniquement irréprochables, autant qu'il le faut pour que leur accentuation ait la succulence requise… à même d'emporter le public, qui lui fait un triomphe mérité !

Une excellence qui ne se démentira pas en 2ème partie de soirée où rayonne elle aussi la **Première Symphonie de Brahms**, dont le chef japonais donne une vision vivifiante, humaine, profondément tragique. L'orchestre cette fois au grand complet y fait montre de couleurs tout aussi sombres et fauves que dans la première partie, avec ce grain sonore unique des cordes graves, dont un impressionnant pupitre de contrebasses d'une présence presque parfois menaçante. Le chef construit savamment et patiemment son interprétation, parfois avec un lyrisme intense qui fait chanter la phrase (exposition de l'Allegro, joué avec la reprise, ou un Andante sostenuto, superbe de beauté intérieure) tantôt par un subtil éclairage polyphonique mettant en valeur les textures harmoniques les plus robustes (développement du même Allegro). Le finale

(Adagio-Allegro non troppo) s’avère particulièrement pensé dans sa globalité formelle et dans sa constante progression mentale des ténèbres vers la lumière.
Avec une maestria confondante, **Kazuki Yamada** en pulvérise l’académisme parfois sous-jacent et les quelques temps potentiellement morts dans les transitions ; il mène, avec une puissance irrésistible les troupes monégasques (dans un jour très faste, en particulier le pupitre de cors ou le timbalier **Julien Bourgeois** juché en haut des marches de l’escalier princier, et ici très expressif) vers une coda aussi monumentale qu’enthousiasmante. Le public ravi, réserve une longue et tonitruante ovation tant aux valeureux musiciens qu’à leur chef !

CRITIQUE, concert. MONACO, Cour d’Honneur du Palais Princier, le 16 juillet 2023. RACHMANINOV / BRAHMS. Daniil Trifonov / OPMC / Kazuki Yamada. Photos © Axel Bastello

---

VIDÉO : Daniil Trifonov interprète le Concerto pour piano n°4 de Rachmaninov

---